

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO

DU

CABINET DE LECTURE PAROISSIAL

Revue Religieuse, Scientifique, Historique, Littéraire et Artistique.

Vol. VI.

Montréal (Bas-Canada), 15 Juillet 1864.

No. 14.

SOMMAIRE.—Chronique.—Colonisation.—Saint Pierre allant à Rome.—La foi des peuples de nos jours en la Divinité de Jésus-Christ, par Mgr. Parisis, évêque d'Arras.—De la Vision; discours prononcé par M. Jules Larocque, élève du Collège de Montréal, avant la distribution des prix, le 5 juillet 1864.—Les colombes de St. Jean (poésie), par l'Abbé Bayle.—Il ne faut jamais remettre au lendemain ce qu'on peut faire le jour même, par P. S.—Une fille romanesque.

CHRONIQUE.

Deux graves questions occupent maintenant les esprits en Canada: la Confédération des Provinces et la Colonisation.

Quant à la première de ces questions, nous n'avons que peu de détails. Cependant les explications ministérielles, avant la clôture de la session, donnent une idée du plan que l'on se propose de favoriser. Pour notre part, nous avons compris que les ministres étaient d'opinion: 1o. que l'Union entre le Haut et le Bas-Canada n'était plus possible, 2o. qu'il fallait trouver un remède aux maux existants et que le meilleur remède (le seul possible, suivant eux,) était une Confédération de toutes les Provinces Britanniques ou au moins, une confédération entre trois provinces formées par le Haut et le Bas-Canada. Pour rendre ces données plus complètes, il faut ajouter que les Provinces faisant partie de la Confédération auront un gouvernement local pour régler toutes leurs affaires intérieures et que la confédération sera régie par un gouvernement supérieur, ayant juridiction dans toutes les matières d'un intérêt commun ou général. En outre, dans la Chambre basse de ce gouvernement général, les Provinces devront être représentées suivant ou au prorata de leur population.

Nous croyons avoir exposé impartialement et correctement, dans le paragraphe qui précède, les explications données par les ministres avant l'ajournement du Parlement.

Depuis l'annonce de la formation de ce plan,

dans lequel M. Brown et ses amis ont concouru, trois portefeuilles ont été mis à la disposition de ceux-ci et acceptés par eux.

Maintenant, nous constatons avec peine que cette question tend à devenir une affaire de parti. Il est malheureux que nous ne puissions pas discuter nos intérêts les plus sacrés d'une manière plus raisonnable, plus élevée et plus patriotique. Ici, il ne devrait y avoir aucune acception de personnes ni de partis; au lieu de jeter de la poudre aux yeux du peuple, l'on devrait chercher à l'éclairer en lui indiquant sincèrement la situation dans laquelle nous nous trouvons.

Nous nous contenterons pour aujourd'hui des simples explications que nous avons mentionnées plus haut sans nous prononcer sur le mérite intrinsèque de la question.

Nous dirons seulement que nous sommes à recueillir des documents et à étudier le sujet consciencieusement, car nous nous proposons de faire connaître, avant peu, notre façon de penser, avec indépendance et sans crainte. Si, aujourd'hui, nous ne dévoilons pas nos conclusions, c'est que nous voulons être parfaitement compris et que nos lecteurs sachent les raisons sur lesquelles nous nous appuyons. Mais nous n'avons aucune hésitation sur la marche que nous devons adopter. Il est bien vrai que la politique n'entre pas dans notre cadre, mais cette question de la Confédération est trop grave pour que nous la laissions lâchement passer sous silence.

La seconde question qui revient sur le tapis est celle de la Colonisation. L'on a déjà cherché les moyens de retenir sur notre sol tous les Canadiens-Français; l'on a même tenté d'attirer dans ce pays un courant d'immigration française et belge. Tout le monde sait qu'à Montréal, une société s'est formée dans ce but. Cependant jusqu'ici, la Colonisation a fait peu de progrès. Aujourd'hui, un nouvel élément

et une garantie assurée sont acquis à cette bonne cause. Plusieurs membres de notre clergé, parmi lesquels se distingue en première ligne le Révérend Messire Daniel, ont pris en main, les intérêts de nos concitoyens et de notre patrie, en donnant leur appui à la colonisation. Nous souhaitons à ces nouveaux efforts, à ce nouveau mouvement, des résultats heureux et proportionnés à l'importance de la fin que l'on veut et que l'on doit atteindre.

Remarquons que cette question de la Colonisation des terres incultes par des Canadiens-Français revient sur le tapis en même temps que le projet de la Confédération. Ne serait-il pas à propos de tenir compte de la coïncidence?

Venons en maintenant au détail des principaux faits qui se sont passés depuis notre dernière chronique.

Son Excellence le Gouverneur Général, sa dame et ses deux filles ont visité Montréal et assisté à la distribution des prix aux élèves de Villa-Maria. Ils ont paru très satisfaits de la réception qui leur a été faite. Il ont aussi visité plusieurs parties du Haut-Canada.

Une épidémie paraît menacer le Comté de Bonaventure. Son Excellence, par une proclamation en date du 1er juillet, publiée dans la *Gazette du Canada*, met en force, pour trois mois, l'acte intitulé : "Acte concernant la conservation de la santé publique." Il a nommé aussi plusieurs personnes pour former le bureau central de santé, dans ce comté, et un médecin devant être attaché à ce bureau.

Aux Etats-Unis, la population est sous l'empire d'une panique causée par l'invasion du Maryland et de la Pennsylvanie, par les troupes confédérées. Cette expédition est faite évidemment dans le but d'opérer une razzia afin de renouveler les provisions et de monter une partie de la cavalerie du Sud aux frais des habitants du Nord. Les forces de l'expédition sont estimées à 40,000 hommes. Le Général Sigel, qui conduisait un grand convoi d'approvisionnements et de munitions à l'armée de Grant, a été forcé de rebrousser chemin et de mettre les fourgons chargés en avant laissant ses troupes en arrière pour les défendre contre les colonnes ennemies. Baltimore et Washington sont sérieusement menacés.

Le Président Lincoln doit appeler sous peu 300,000 hommes sous les armes. Le chiffre total des hommes appelés au service dans une période d'un peu moins de trois ans est de 1,789,748.

Depuis le 1er mai, 2,558 soldats sont morts dans les hôpitaux de Washington.

Le trésorier, M. Chase, a résigné sa charge et a été remplacé par l'hon. W. P. Fessenden. Ce dernier entre en fonctions avec un passif de

\$1,700,000,000. Il aura aussi à faire face à une dépense de \$2,000,000 par jour.

L'Empereur Maximilien est arrivé sain et sauf à Mexico où il a été reçu avec enthousiasme par toutes les classes de la société.

Le bruit court qu'un mariage est arrêté entre Louis Victor, frère du nouvel empereur du Mexique, et la fille aînée de l'Empereur du Brésil, héritière du trône.

Le Chili et la Bolivie se joignent au Pérou contre l'Espagne. Le consul français, à Pannaina, ayant été insulté pour la protection qu'il a accordée à l'ambassadeur espagnol, a demandé satisfaction au gouvernement de ce pays.

La conférence dano-allemande, s'est ajournée définitivement, sans avoir pu trouver une solution pacifique aux difficultés qui lui avaient été soumises. Les hostilités entre le Danemark et l'Allemagne ont été reprises le 27 juin.

On croit que l'Angleterre va se décider enfin à prendre la défense du Danemark et à intervenir à main armée en sa faveur. Le gouvernement a commandé des équipements militaires pour 30,000 hommes.

Un combat naval entre l'*Alabama*, le fameux corsaire de la Confédération du Sud, et le vaisseau fédéral le *Kearsage* vient d'avoir lieu en vue des côtes de Cherbourg. L'*Alabama* a été coalé à fond, mais le capitaine Semmes, qui le commandait, et la plus grande partie de son équipage, ont été sauvés par les navires anglais l'*Acteon* et le *Deerhound*. Le *Kearsage* a fait plusieurs prisonniers qu'il a ensuite relâchés sur parole, à Cherbourg.

En France, un nouveau complot contre la vie de l'Empereur Napoléon III, a été découvert. Un grand nombre d'Italiens, impliqués dans cette criminelle tentative, ont été arrêtés.

La révolte en Algérie est presque complètement comprimée. Un corps d'Arabes, fort de 5,000 cavaliers, a été taillé en pièces par les français, dans la plaine de Saïn-Lagta, sur la route de Géryville.

Les nouvelles de Turin ne sont pas aussi satisfaisantes. Les étrangers désertent le pays en foule et la panique augmente tous les jours. Cependant le Bey a commencé à faire quelques concessions. Il a renvoyé son premier ministre ou Khaznadar, Caïd-Missim. A la suite de quelques scènes de violence, le consul français s'est réfugié à bord des navires.

COLONISATION.

A l'époque où nous sommes, l'une des questions les plus actuelles et les plus vivantes pour le Canada étant sans contredit celle de la *Colonisation*, puisque le progrès et le bien-être du pays, tous les intérêts notionaux et religieux semblent s'y rattacher en même temps, nous

nous sommes fait un devoir de reproduire ici autant qu'il a été possible, le solide et éloquent discours prononcé sur cette importante matière à l'honorable Société de l'Empérance le dimanche de la solennité de St. Jean-Baptiste par le Rév. Messire Daniel.

Après un exorde approprié à la circonstance, l'orateur a ainsi poursuivi :

Depuis quelque temps on s'est beaucoup occupé de colonisation ; d'où vient cependant qu'elle n'a pas eu parmi nous les résultats qu'elle a obtenus à Québec, aux Trois-Rivières, à St. Hyacinthe ? Il doit y en avoir sans doute plusieurs causes, mais ne serait-ce pas surtout parce qu'on aurait négligé les moyens de la faire réussir. Quoiqu'il en soit, tâchons aujourd'hui et de nous bien pénétrer de son excellence et de trouver les moyens de la mener à bonne fin.

1^o EXCELLENCE DE L'ŒUVRE DE LA COLONISATION.

D'abord, c'est une œuvre *patriotique*. Quel est en effet le but de cette œuvre ? N'est-ce pas de retenir le colon sur le sol natal, en l'aidant dans ses premiers frais d'établissement ? Mais retenir le colon sur le sol natal, n'est-ce pas en même temps contrebalancer l'immigration qui nous arrive de toutes parts ?

Qu'est-il arrivé pour n'avoir pas encouragé la colonisation ? Vous le savez : la jeunesse a déserté les campagnes pour se faire mercenaire ou s'enrôler sous les étendards de nos voisins, et les étrangers ont rempli les vides qui se formaient ainsi parmi nous. Sans doute, nous avons toujours salué ces derniers avec libéralisme ; vous fera-t-on un reproche d'arrêter avant tout sur ceux de votre sang un regard d'amitié que votre âme généreuse ne refuse point à d'autres ? N'est-ce pas au contraire un devoir, sacré pour vous, de mettre dans votre faveur et dans vos affections les enfants du sol natal avant les enfants de tout autre pays ? C'est le devoir que vous imposent la patrie et l'esprit de nationalité. Aux étrangers l'hospitalité bienveillante, mais aux compatriotes la faveur et le dévouement, ces deux choses ne seront jamais inconciliables. Renverser cet ordre c'est vous couvrir d'une tache que la postérité ne verra qu'en gémissant imprimée sur vos fronts, lorsqu'elle lira plus tard l'histoire de votre temps. Donc favoriser la colonisation, c'est une œuvre *patriotique*.

C'est de plus une œuvre éminemment *religieuse*.

Que se sont proposé, en effet, vos pères quand abandonnant leur patrie et ce qu'ils avaient de plus cher, ils sont venus se fixer sur les rives du St. Laurent ? Une seule chose : donner à Dieu un nouvel empire, en propageant l'Évangile, et par l'Évangile la civilisation. Qu'ont-ils prétendu en se battant, durant tout un siècle, comme autant de héros ? Défendre cette même religion qu'ils avaient établie au milieu de tant de sacrifices ; la soustraire à l'asservissement dont la menaçait l'hérésie. Et lorsqu'en 1760, succombant aux pieds des murs de Québec, sous le poids du nombre, ils se virent contraints de déposer les armes, à quelle condition se rendirent-ils ? A la condition qu'on leur laisserait le libre exercice de leur religion. C'est un des articles formels de la capitulation de Montréal. Eh bien ! par la colonisation, vous conservez, que dis-je, vous poursuivez l'œuvre si glorieuse de vos pères. Qui ne sait en effet, qu'il n'y a de colonisation possible qu'autant que la croix, la chapelle,

l'école précèdent le colon, l'accompagnent, et le soutiennent dans ses rudes labeurs ?

Du reste, votre zèle pour la conservation et le progrès de la foi n'a-t-il pas toujours mérité les plus flatteurs éloges ? Recevez-les encore une fois ces éloges ; je vous les renouvelle de grand cœur. Mais il faut que ce zèle ne se démente par aucun endroit. Si donc vous faites tant pour des missions lointaines, comment pourriez-vous ne rien faire pour des missions qu'on veut établir à vos portes ? Entendez une foule de jeunes gens qui vous orient et vous disent : Nous sommes prêts à partir et à commencer, mais qu'on nous aide ? Oseriez-vous les abandonner ? Quoi ! Sera-t-il dit que l'erreur sera plus puissante que la vérité, quand il s'agira d'inspirer l'amour d'un sacrifice ? Chaque jour, on forme sous vos yeux des sociétés de secours mutuel ; on prélève d'énormes cotisations pour répandre de fausses doctrines, et vous catholiques, refuserez-vous de donner un *chelin* pour propager les lumières de la foi véritable ? Mais non, le passé nous répond de l'avenir. Donc en aidant la colonisation, vous ferez une œuvre éminemment *religieuse*.

3^o Ajouterai-je maintenant que vous ferez encore une œuvre *profitable pour vous-mêmes* ?

Vous ne pouvez en douter. Qui d'entre vous, en effet, n'a point quelque faute à se faire pardonner, quelque mauvais exemple à réparer ? qui ne désire point s'assurer des droits à l'héritage céleste ? Or, par la coopération efficace que vous donnerez à l'œuvre de la colonisation, vous couvrirez une multitude de fautes ; vous édifierez tout un peuple qui n'attend que votre initiative pour vous imiter ; vous amasserez des trésors infinis pour le ciel. Autrefois, pour se procurer les mêmes avantages, les Croisés quittaient leur pays, s'en allaient en Palestine. Vous, sans sortir de vos maisons, vous mériterez également de Dieu et des hommes. En faut-il davantage pour enflammer des cœurs tels que les vôtres ?

Voilà pour l'excellence de l'œuvre, passons maintenant aux moyens de la mener à bonne fin.

II.

Et d'abord que faut-il faire pour être de cette œuvre ? Pour être de cette œuvre, il vous suffit de *trente sous* par année ; et par ces trente sous, vous encouragerez le colon dans ses premiers travaux et vous l'aidez à s'ériger l'*Ecole* et la *Chapelle* pour la consolation de son cœur et la conservation de ses principes.

Afin d'honorer les trente trois années de la vie mortelle de notre Seigneur, *trente trois* personnes s'unissent ensemble et remettent au chef de la trentaine, la modique contribution de *trente sous*. Peut-on exiger moins ? Est-il une personne si pauvre qui ne la puisse donner ? Et si le pauvre le peut, comment le riche ne le pourrait-il pas ? Quelles sommes tous les jours ne dépensons-nous pas en choses frivoles ? et nous ne trouverions pas un *trente sous* pour une œuvre si patriotique, si religieuse et si profitable ! qu'on le veuille, on le trouvera. Mais si pouvant le donner, nous le donnons pas, que ferons-nous dire de nous, sinon que nous n'aimons ni notre pays, ni notre religion, ni notre âme ? Assurément cette supposition est trop contraire à tout ce que nous savons de vous, pour que nous nous y arrêtions un seul instant. J'arrive donc à la dernière question :

Qui peut appartenir à cette œuvre ? qui peut ou plu-

tôt qui doit appartenir à cette œuvre ? Tout le monde, depuis le prêtre jusqu'au simple fidèle, depuis l'homme de profession jusqu'à l'humble ouvrier, depuis l'instituteur et l'institutrice jusqu'à l'enfant assis sur les bancs de l'école. Autrefois, quand il s'est agi de bâtir ces magnifiques églises, monuments de la foi de nos pères, ou vit des prodiges de zèle, tous voulurent y contribuer, les uns en donnant les matériaux, les autres en fournissant la main d'œuvre. Pourquoi le même concert, pourquoi la même émulation ne se retrouveraient-ils pas dans une œuvre qui est pour nous une question de vie ou une question de mort ?

Hommes de profession : Avocats, Médecins, Notaires, Commerçants, nous comptons donc sur votre généreux concours.

Mesdames et Mesdemoiselles, nous comptons également et davantage encore, s'il est possible, sur votre aimable et puissante coopération. Si vous êtes pour nous, notre cause est à jamais gagnée. Telle est en effet depuis dix-huit siècles l'influence de la femme catholique dans l'Église, qu'il semble que sans elle on ne peut réussir dans aucune entreprise, et si celle-ci a échoué jusqu'à ce jour, c'est peut-être, parce qu'on a voulu la conduire sans sa participation. Déjà, Mesdames et Mesdemoiselles, nous savons tout ce que vous avez fait pour la propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance dont vous êtes le bras droit : vous ne ferez pas moins pour une œuvre qui touche de si près à tout ce que vous avez de plus cher. Nous ne vous demandons, (comme on le fait dans les anciens pays,) ni bracelets, ni chaînes d'or; nous ne vous demandons que votre bonne volonté qui vaut mieux que tout cela. Pourriez-vous nous la refuser ?

Enfin pour finir par où j'ai commencé, membres de la Tempérance, qui en ce jour nous offrez un si touchant spectacle, avec vos enfants qui en sont les heureux témoins, vous, qu'on ne saurait accuser si le nombre des auberges et des ivrognes, n'est pas plus restreint, nous faisons appel à votre dévouement si connu. Déjà en portant bien haut le drapeau de la tempérance, et en forçant l'ivrognerie à se réfugier dans les tavernes, vous avez rendu un immense service au pays. En vous associant à l'œuvre de la colonisation, vous ajouterez un nouveau fleuron à votre couronne, vous acquerez un nouveau titre à notre reconnaissance. À votre exemple, les différentes sociétés qui font la gloire de Montréal, et dont nous voyons ici avec bonheur les présidents, aimeront à adopter une œuvre qui entre si bien dans leurs pensées. Elles aimeront à lui trouver des membres zélés dans leur propre sein et à la couvrir de leur bienfaisante protection.

Dans cet espoir, nous allons vous distribuer à tous des listes d'agrégation, assurés d'avance que vous saurez les remplir; et ainsi, serez-vous les uns et les autres des précurseurs du Sauveur comme votre illustre patron.

SAINT PIERRE ALLANT A ROME. (1)

On était sous le cinquième des Empereurs romains.

(1) Nos sincères remerciements à la plume habile qui a bien voulu favoriser notre Revue de ce beau travail sur St. Pierre à Rome. Nous prions l'auteur de vouloir bien agréer nos excuses s'il n'a pas paru dans notre dernier numéro, à l'occasion de la fête de St. Pierre. La longue et intéressante notice biographique de M. Carrière ne nous l'a pas permis. — R. P.

Un étrangers, un bâton à la main, des sandales aux pieds, n'ayant pour vêtements qu'une simple robe de laine, au front chauve, mais à l'air grave et déterminé, marchait d'un pas ferme vers la cité des Césars.

Jamais Rome n'avait été ni plus forte, ni plus opulente, ni plus fière d'elle-même. Aussi loin que plongeait ses regards, elle ne voyait autour de son antique Capitole que des peuples vaincus; ses esclaves devenus nécessaires aux jeux du cirque et à l'embellissement des palais ne songeaient plus à la révolte, et rien ne manquait à l'entretien de son luxe. Ses mœurs, disons-le, étaient dépravées à l'excès, mais la religion les protégeait comme une partie inviolable du culte sacré, et si elle tenait tant à ses dieux, c'est qu'on brûlant de l'encens sur les autels d'un Jupiter incestueux, d'une impudique Vénus, d'un Mars cruel ou d'un Mercure sans conscience, comme elle n'adorait au fond que ses propres vices, elle s'évitait ainsi la honte d'en rougir. Se trouvant donc par là tout ensemble et à l'abri de la crainte et au dessus du reproche, rien n'égalait sa dédaigneuse et égoïste fierté, et jamais elle n'avait été moins disposée à souffrir un blâme, changer une coutume ou subir une loi.

Aller maintenant lui dire avec un air d'autorité : Rome, condamne tes débauches et prends des habitudes plus chastes, brise la chaîne des esclaves, renonce au sang des gladiateurs, brûle tes dieux menteurs et corrompus, ce n'eût pas été seulement, même de la part du maître le plus habile et le plus respecté, une entreprise téméraire, c'eût été une entreprise insensée. Pourtant telle était la prétention de cet étranger sans nom et sans crédit qui pour toute ressource n'avait que son *Credo* dans sa tête.

Ce n'était point un homme ordinaire. Il n'était poussé que par une parole, mais par une parole vivante et prodigieusement active; cette parole lancée autrefois avec la puissance de la foudre du haut de la montagne des oliviers, pour ébranler et convertir le monde : "Allez, enseignez toute les nations." Pierre, tel est le nom de l'étranger, marchait donc sur la foi en cette seule parole à la conquête impossible de Rome.

Déjà le sommet du Capitole se dressait majestueusement devant lui. Un Patricien, au cœur droit mais plein de la suffisance et des préjugés de sa nation, frappé de la dignité imposante de l'apôtre l'aborde et lui dit : "Noble vieillard, quel dessein dirige en ce moment vos pas ?

— Je vais accomplir la volonté de mon maître.

— Vous êtes chargé sans doute de quelque importante mission ?

— Il veut que je répande sa doctrine.

— Vous êtes donc philosophe ?

— Nullement.

— N'avez-vous pas fréquenté quelqu'une des célèbres écoles d'Athènes ?

— Je ne les connais point.

— Il faut alors que vous ayez quelque forte recommandation dans le Sénat ou au palais des Césars ?

— Je n'en ai aucune, je ne connais personne.

— Avez-vous de la fortune ?

— Je ne possède ni or ni argent.

— N'êtes-vous pas au moins citoyen romain ?

— Je suis de la Judée et pêcheur par condition.

— Quel singulier dévouement ! s'écrie le Patricien de plus en plus étonné, vous êtes pêcheur, sans fortune

et sans appui ; vous êtes de ce pays qu'on nomme la Judée et vous venez apporter une doctrine au peuple romain ! Il vous chassera de tous ses monuments publics.

— Eh bien, reprend énergiquement l'apôtre, je lui parlerai au milieu du *forum*.

— Le Patrioien avec vivacité : vous n'aurez que du mépris.

— Ce sera une gloire pour moi.

— Mais pour être si obstiné qu'avez-vous donc à lui apprendre ?

— Ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu, ce qui le rendra heureux.

— Ce qui le rendra heureux ! Il faut que vous soyez le jouet de quelque génie trompeur. Que peut ajouter un étranger, et un étranger de la Judée, à la gloire des Césars et à la prospérité de l'empire ? Vieillard, par pitié pour vous-même, quittez ce ridicule projet et retournez achever le reste de vos jours dans l'oubli de votre patrie.

— Je manquerais à la fidélité que je dois à mon maître et à l'amour que j'ai pour Rome.

— De quel bien prétendez-vous donc accroître sa fortune ?

— Au nom du Maître que j'adore, je lui apporte la vérité, l'indépendance et le salut.

— Par César, l'insulte est à son comble ! Rome, n'est-elle plus la maîtresse des sciences et des lettres ! Rome, qui se glorifie d'avoir sous ses pieds tant d'esclaves, perd-elle en ce jour les droits sacrés de son impérisable liberté ! Rome à jamais sans rivale et dont le bras invincible a subjugué tant de nations indomptables devra-t-elle bientôt effrayer l'univers par l'horrible spectacle de sa propre ruine ! O Rome, vous êtes injustement flétrie ! Par la majesté de l'empire, vieillard, cessez ces indignes et profanes discours !

A ces mots rudes et hautains les yeux de l'apôtre s'en rien perdre de leur douceur deviennent étincelants et son front paraît rayonnant de lumière.

— Fier romain, dit-il gravement sans s'émouvoir, calmez le transport qui vous agite. Mon esprit n'est point en proie à l'illusion. Je respecte la gloire de César et je parle avec la conviction de ma foi. La doctrine que j'annonce n'est point de ce monde ; elle est sainte et divine. On ne se flétrit point en l'embrassant et malheur à qui la rejette.

Le Patrioien sentant, sous le mystérieux ascendant de Pierre tomber malgré lui son orgueil, reprend sur un ton moins intraitable : Qui a pu vous persuader de choses si incroyables ?

— Jésus de Nazareth, le Fils de Dieu vivant.

— Ce Dieu là n'est point connu dans l'empire.

— C'est le Dieu Eternel dont la main toute puissante a créé l'univers, le Dieu fait homme pour nous, crucifié pour nous, le seul Dieu que doit adorer le monde et que Rome, brûlant devant lui ses idoles, est digne d'adorer la première.

— Un Dieu crucifié ! quelle folie ! Mettre un crucifié de la Judée parmi les dieux de l'empire ; immoler à un crucifié les dieux protecteurs de l'empire ! c'est une impiété, c'est une folie. Allons, pauvre vieillard, croyez-moi, retournez sur vos pas.

— J'irai à Rome.

— Voulez-vous donc qu'on se rie de vous ?

— On me croira.

— On ne vous croira pas ! vous serez jeté aux ^{hèles.}

— Ah ! puisse-je verser mon sang pour la cause de mon Maître !..... Ici Pierre s'arrête et de grosses larmes roulent dans ses yeux ; mais bientôt relevant la tête et son visage se couvrant plus que jamais d'une sorte de majesté divine : Généreux romain, prêtez-moi une oreille attentive.

L'homme avait des destinées éternelles, il les a perdues par son iniquité, voilà son malheur et sa ruine ; en tombant dans l'iniquité il s'est courbé sous le joug des honteuses passions de son cœur, voilà son esclavage ; et son cœur corrompu l'entraînant dans toutes sortes de voies ténébreuses, il a méprisé le Dieu vivant, il s'est fait d'abominables divinités ; il a adoré le bois, la pierre et le crime même, voilà son erreur la plus effroyable. Misérables bannis, esclaves dégradés, nous étions donc perdus et voués à une inflexible vengeance. Mais écoutez le plus prodigieux des mystères : le Fils de Dieu nous a aimés, il a pris nos péchés, les a expiés sur la croix et par sa croix en brisant nos chaînes, nous a rendu le ciel et sauvé de la colère éternelle. Noble romain, j'en appelle maintenant à votre grande âme, doit-on rougir d'un Dieu crucifié, d'un Dieu qui nous aime et qui nous sauve en nous aimant, et ce Dieu est-il indigne des Césars !... J'irai à Rome et Rome adorera le Dieu crucifié.

— Quels étranges mystères, murmura sourdement le Patrioien dans l'immobilité de la stupéfaction... Non, s'écrie-t-il, après un instant de silence, tout cela est incroyable et je ne puis comprendre comment vous, digne vieillard, dont l'intelligence me paraît si sage et si élevée, vous avez pu vous laisser aussi facilement surprendre par l'erreur.

— Noble Patrioien, quittez cette surprise et écoutez le simple récit qu'il me reste à vous faire :

Je lavais mes filets au bord du Lac de Génésareth, n'ayant rien pris de toute la nuit ; ce Jésus de Nazareth, que je vous prêchez, monte dans ma barque et m'ayant fait gagner le large : Jette tes filets, me dit-il. — J'obéis, et sur sa parole, je retirai tant de poissons que mes filets se rompaient et que ma barque était prête à sombrer. — Désormais, ajoute-t-il, tu seras pêcheur d'hommes. Quitte tout et suis-moi. — Quittant tout je le suivis. Dès lors je l'ai entendu enseignant aux peuples la paix et la justice, leur commandant de s'aimer entre eux, d'oublier les injures, de rechercher les choses qui ne passent point au mépris de celles qui passent, bénissant lui-même ceux qui le maudissaient, priant pour ceux qui le persécutaient. Je l'ai vu marquant chacun de ses pas par un prodige ou par un bienfait. J'ai vu les aveugles qu'il a fait voir, les sourds qu'il a fait entendre, les infirmes qu'il a guéris. J'ai vu les morts qu'il a rappelés à la vie. Que la pensée de la croix vous touche, mais ne vous ébranle point. Il est sorti glorieux de son tombeau et je l'ai vu pendant quarante jours et d'autres l'ont vu avec moi, et après quarante jours, sous mes yeux et sous les yeux de plus de trois cents disciples, il s'est élevé lui-même dans la splendeur des cieux où il règne pour l'Eternité.

— Le Patrioien profondément ému par le récit de tant de merveilles et passant tout-à-coup de l'incrédulité à un commencement de conviction : Est-il bien vrai, parlez-moi avec sincérité, je vous en conjure, est-il bien vrai que vous ayez été vous-même témoin de toutes ces choses ?

—Oui, je vous parle avec sincérité, moi-même je les ai vues, et j'ai cru et j'ai adoré.

—Le Patricien incapable de résister plus longtemps à la parole vive et pénétrante de Pierre et à la puissance victorieuse de la grâce, changé et transformé malgré lui, renonce à ses erreurs et rend hommage au Dieu crucifié en embrassant la foi.

L'apôtre, rendant gloire à son Maître de cette première conquête, était déjà dans l'enceinte de Rome. Il va droit à la porte de ce temple fameux où se trouvaient réunis tous les dieux de l'empire. Il y entre une croix à la main. A cette vue les vieilles idoles s'émeuvent et tombent de frayeur. La croix prend leur place sur les autels, monte de là jusqu'au Capitole et s'élançant d'un vol plus rapide que celui des aigles romaines se dresse hardiment sur toutes les cités les plus opulentes et jusque sur les plages les plus ignorées et les plus barbares. Rome est convertie. La Rome payenne devient la Rome chrétienne, l'empire est toujours dans sa main : c'était autrefois l'empire de l'erreur, c'est maintenant l'empire de la foi. Mais la caducité du trône des Césars n'est point passée en héritage au trône de St. Pierre.

Celui des Césars construit au milieu du silence forcé de l'univers sur les débris entassés des nations vaincues, appuyé sur les faisceaux romains et défendu par des épées si vaillantes au combat, vieillissant avec l'âge, s'est ébranlé sous les coups des barbares, et ses ruines emportées par le temps ne laissent plus dans l'esprit étonné des peuples que le froid souvenir de sa lointaine histoire.

Celui de St. Pierre élevé parmi les persécuteurs, cimenté par le sang des martyrs et habitué par là, dès l'origine, aux grandes et violentes attaques, s'est divinement posé sur un roc si ferme qu'il est assez fort pour les mépriser toutes. On le frappe, on le bat de toutes parts, mais les bras les plus robustes et les plus opiniâtres, épuisés par leurs propres efforts, se brisent les uns après les autres avant même d'avoir pu commencer à l'entamer. Après dix-huit cents ans d'existence, il n'a rien perdu de la solidité de ses premières années, et les siècles qui roulent à ses pieds, passant devant lui avec respect, semblent eux-mêmes ne pas oser l'entraîner dans leur cours.

Ne nous effrayons donc point ; ayons confiance ; Pierre était pêcheur, et les ondes qui portent sa barque garderont toujours quelque chose de leur nature remuante et irascible ; mais Jésus est dans cette barque et Jésus se joue de la tempête, il aime à dormir au milieu des plus fortes tourmentes ; seulement quand il lui plaît, il se lève, gronde les flots et dit à la mer : "Tais-toi et rentre dans ton repos," et la mer avec docilité se tait et rentre dans son repos.

Ayons donc confiance ; ne nous effrayons point. *Si Dieu est pour nous qui sera contre nous.*

La Foi des peuples de nos jours en la Divinité de Jésus-Christ.

Laissons parler Mgr. Parisi, évêque d'Arras :

Il y a, entre autres, trois grands signes de cette foi. Ce sont les honneurs rendus à la Croix, à l'Eucharistie et à Marie, mère de Jésus.

Entrons dans ce nouvel ordre de démonstration.

Voyons quelle est la valeur de ces signes, et voyons ensuite quelle est aujourd'hui leur vitalité parmi nous.

1^o Et d'abord la Croix.

Si l'Eglise eût choisi pour symbole de ses croyances un objet déjà glorieux, comme le drapeau de nos soldats, ou seulement indifférent en soi comme sont souvent les armoiries des plus nobles familles, on comprend qu'il lui eût été facile de le faire honorer ; mais aussi ces honneurs n'auraient eu aucun caractère surnaturel.

Au contraire, comme Dieu voulait y mettre tout de suite le sceau de sa toute-puissance, il a inspiré à l'Eglise de choisir et d'opérer l'impossible. Alors l'Eglise s'est chargée de rendre sympathique ce qu'il y avait de plus répugnant, de rendre vénérable ce qu'il y avait de plus vil, et afin de faire bien comprendre que ce respect et cet amour pour la Croix tenaient au sang d'un Dieu qui y avait été répandu, l'Eglise a voulu qu'on l'adorât, et on l'adore en effet, et depuis des siècles, dans tout le monde chrétien, prêtres et fidèles font l'adoration de la Croix.

Certes voilà une pratique bien offensante pour des esprits raisonnables. Cependant cette pratique subsiste toujours ; et surtout au jour anniversaire de la mort du Sauveur, les populations viennent en foule y prendre part spontanément, sincèrement, pieusement ; qu'est-ce que cela, sinon la foi en Jésus-Christ ?

Il y a dans un sens opposé un phénomène qui, contrairement aux intentions de ses auteurs, révèle encore la vertu surnaturelle de la Croix ; c'est la haine profonde que les méchants ont contre elle.

En supposant, par impossible, qu'elle ne rappelât que le supplice d'un homme, on pourrait dans ce cas la dédaigner, mais pourquoi la haïr avec fureur ? On ne hait que ce qui fait du mal, et la Croix, comme symbole religieux, n'a jamais fait que du bien dans ce monde, ne fût-ce qu'en aidant tant d'âmes souffrantes à supporter leurs douleurs.

Pourquoi donc est-ce contre la Croix que se précipitent toujours d'abord les hommes de désordre et de crimes ? Pourquoi est-ce toujours avant tout la Croix que les hordes révolutionnaires vont abattre, profaner, proscrire, sinon parce que ce signe est redoutable à l'enfer, parce que c'est le plus invincible obstacle à son empire, et parce qu'ils sentent, ces hommes pervers, qu'il y a dans la Croix une vertu supérieure ?

Et maintenant, malgré tant de haines, ce culte de la Croix si contraire à l'orgueil humain que dès le principe il était regardé comme un scandale pour les Juifs et une folie pour les nations (1), est-ce qu'il s'est affaibli parmi nous depuis que la raison s'est tant émanicipée ?

Admirons et bénissons le règne du Seigneur Jésus notre Dieu. Jamais peut-être sa Croix n'a été tant exaltée que de nos jours.

Sans revenir sur la pratique d'adoration que nous venons de mentionner, sans parler des honneurs que chacun de nous lui rend, soit quand nous la traçons sur nous-mêmes, soit quand nous prions à ses pieds, est-ce que la Croix ne domine pas toujours toutes nos villes et tous nos villages au plus haut sommet de nos églises ? Est-ce que, particulièrement dans nos contrées du Nord, l'établissement d'un calvaire, c'est-à-dire la plan-

(1) *Judæis quidem scandalum : gentibus autem stultitiam* (I Cor. 23).

tation d'une croix protectrice de la paroisse, ne se fait pas avec une pompe majestueuse, que tous sans exception cherchent à relever encore par leur concours personnel? Est-ce que nos frères dissidents eux-mêmes, qui s'étaient autrefois séparés du signe de la Croix, ne le replacent pas toujours maintenant au frontispice de leurs temples? Que dis-je? Est-ce que la France ne va pas la replanter partout où elle a été arrachée, profanée, menacée?

Il est bien vrai que nos soldats ne portent plus, comme au temps de Pierre l'Ermite ou de saint Bernard, la croix tracée sur leur uniforme; mais qu'importe si, en fait, la France est toujours la patrie des Croisés.

Qu'a-t-elle donc fait en Afrique il y a trente-trois ans, notre chère patrie, sinon rétablir la Croix de Jésus-Christ sur de vastes contrées d'où elle était proscrite depuis douze siècles?

Qu'a-t-elle fait tout récemment au mont Liban, sinon défendre et purifier la Croix, noyée dans le sang des chrétiens par le fanatisme et la barbarie?

Qu'a-t-elle fait en Chine et dans les royaumes qui en dépendent, sinon venger la Croix outragée dans la personne de ses prédicateurs et la relever triomphante dans la capitale du plus peuplé empire du monde?

Que vient-elle de faire au Mexique, sinon désarmer un implacable ennemi de la Croix, et rendre la paix à un peuple qui l'adore en esprit et en vérité?

Voilà ce qui vient de se faire aux applaudissements du monde civilisé, parce que voilà les sentiments intimes de ce siècle si tourmenté d'ailleurs, voilà ses hautes et vraies aspirations, malgré le matérialisme qui l'opprime et les idées extravagantes qui tendent à l'égarer.

Voilà comment Dieu instruit les peuples par des démonstrations solennelles et les dirige par de mystérieuses influences.

Non, non, ce ne sont pas quelques brochures hasardées qui ralentiront ces religieux élans, ni quelques froides critiques qui éteindront ce feu divin.

2^o Cependant les hommages rendus à la Croix sont surpassés encore par ceux que l'on rend à la très-sainte Eucharistie, et c'est une nouvelle preuve de la foi en la divinité de Notre-Seigneur.

Plus on étudie sérieusement les institutions chrétiennes, plus on voit jusqu'à l'évidence qu'elles n'ont pas pu être l'ouvrage des hommes.

Nous disions que c'était déjà une folie de vouloir faire adorer la Croix; mais, humainement parlant, c'était une folie plus téméraire encore de vouloir faire adorer l'Eucharistie.

Supposons que l'Eglise, au lieu d'être une société divinement établie, ne fût dans sa partie enseignante qu'une réunion de sectaires cherchant à se faire des partisans, aurait-elle imaginé un dogme semblable qui par lui-même serait de nature à les éloigner tous?

Et lorsque, dans le cours des siècles, des hommes que le monde pouvait regarder comme des sages, (1) proposèrent d'aplanir les difficultés de ce dogme, en enseignant que l'Eucharistie renferme, non pas le vrai corps de Jésus-Christ, mais seulement sa figure, l'Eglise, au risque de perdre une multitude énorme de ses enfants, eut-elle continué invariablement à dire, à soutenir, à enseigner comme une obligation de foi, qu'après

la consécration, ce pain qui nous apparaît encore n'est cependant plus, et que, sous son apparence, c'est le corps, l'âme et la divinité du Verbe fait chair? Ces décisions-là même, humainement si peu admissibles, ne prouvent-elles pas que les hommes qui composent l'Eglise enseignante ne sont pas libres dans leur enseignement, qu'ils sont dominés et dirigés par une puissance bien supérieure à eux; que leur parole, ainsi que le disait l'Apôtre, n'est pas leur parole, mais la parole de Celui qui les a institués (1), et qui leur a dit: Qui vous écoute m'écoute (2)!

Aussi n'a-t-on pas de peine à croire au Verbe de Dieu fait homme, quand on croit fermement au Fils de Dieu se faisant notre nourriture.

Eh bien, sous ce dernier rapport, que se passe-t-il de nos jours?

Le premier acte de foi à la sainte Eucharistie, c'est la Messe, puisque c'est là que s'opère le mystère de la transsubstantiation.

Mais la Messe, est-ce qu'elle est abolie? Est-ce qu'elle n'est pas toujours regardée comme le grand acte de la Religion par ceux même qui n'y assistent pas assez? Est-ce que toutes les familles ne font pas célébrer des Messes et pour leurs membres vivants et sur tout pour leurs défunts? Est-ce que tous les jours il n'y a pas ou par donation, ou par testament, des fondations de Messes? Est-ce que, pour faciliter aux peuples l'assistance à la Messe aux jours de fêtes, les administrations publiques ne s'imposent pas des sacrifices de toutes sortes, notamment par ces restaurations, ces agrandissements, ces reconstructions d'églises, pour lesquels le zèle et la générosité vont toujours croissant? Qu'est-ce donc que tout cela, sinon autant de professions de foi catholiques?

Un autre témoignage de cette même croyance en la sainte Eucharistie, c'est la communion. Eh bien, est-ce qu'elle est supprimée? Est-ce que la première communion des enfants n'est pas toujours, dans toutes les familles, un objet de pieuse sollicitude, un jour de sainte joie, et surtout une action de première nécessité? Est-ce que le viatique, sorti de l'autel eucharistique, n'est pas toujours pour nos malades la plus efficace consolation et le seul vrai gage des espérances éternelles?

Entre ces deux extrémités de la vie, parmi les fidèles adultes, les communions ne sont-elles pas aujourd'hui plus fréquentes qu'elles ne l'ont jamais été depuis les premiers siècles de l'Eglise; et, chaque année, la communion pascale ne présente-t-elle pas, surtout dans nos grandes villes, et surtout dans notre capitale, la plus magnifique démonstration de foi?

Que d'autres preuves nous avons encore de ces saintes et consolantes dispositions des esprits! Que d'œuvres volontaires sont venues depuis cinquante ans s'ajouter aux pratiques d'obligation pour former autour de la divine Eucharistie comme une efflorescence radieuse et embaumée de bénédiction et d'amour!

Œuvre de l'adoration perpétuelle qui maintient à toutes les heures du jour quelques fidèles à genoux devant le Très-Saint Sacrement, soit dans les diverses églises du même diocèse, soit dans le sanctuaire de la

(1) Quoniam cum accepissetis a nobis verbum au dictus Dei accepissetis illud, non ut verbum hominum, sed (sicut est vere) verbum Dei (1 Thess. II, 13).

(2) Qui vos audit me audit (Luc. x, 16).

(1) Bérenger, au onzième siècle; Calvin au seizième.

même église; œuvre de l'adoration nocturne qui continue et complète la première par une association d'hommes sacrifiant leur repos à la gloire du Dieu victime; œuvre des tabernacles, ajoutant à la prière le zèle pieux qui pourvoit aux besoins du culte, dans les plus pauvres paroisses, par de généreuses offrandes et par des travaux personnels. Oh! non, ce ne sont pas là seulement des actes de foi: c'est l'intelligence de ce doux et profond mystère qui s'épanouit; c'est la reconnaissance pour cet immense bienfait qui cherche à s'acquitter; c'est l'admiration pour une si haute majesté, qui sent que, même en donnant tout, on donne encore trop peu. Or, toutes ces œuvres ne sont-elles pas la production toute spontanée de ce siècle, que l'on dit si peu croyant?

Oh! sans doute, mon Dieu, vos ennemis ont tout fait pour éteindre ou pour obscurcir à l'extérieur le flambeau de votre infailible vérité. Mais que pouvaient-ils sur les lumières merveilleuses que vous répandez vous-même dans les âmes? C'est par elles surtout que vous avez glorifié votre Fils, en le faisant adorer dans l'ignominie de sa croix et dans les impénétrables profondeurs de son mystère eucharistique. C'est aussi par elles que vous le faites de plus en plus aimer dans la Vierge immaculée, sa sainte Mère.

3^e Avant de développer cette troisième preuve de la foi des peuples en la divinité de Notre-Seigneur, nous croyons devoir faire réfléchir nos lecteurs sur une parole qui leur est connue et que peut-être ils n'ont pas assez remarquée.

Souvent des âmes, non pas incrédules, mais curieuses ou inquiètes, nous expriment le désir d'avoir à leur portée, et pour ainsi dire sous la main, une preuve bien saisissable de la venue du Fils de Dieu en ce monde.

Eh bien, en voici une que tous peuvent saisir avec évidence et retenir avec facilité. C'est une prophétie de la sainte Vierge, incontestable dans son origine, manifeste dans son accomplissement, et qui ne peut s'expliquer que par la divinité de Notre-Seigneur.

Il n'est personne qui ne connaisse ces paroles prononcées par Marie dans le beau cantique que l'Église nous fait réciter chaque jour: "Toutes les générations m'appelleront bienheureuse: *Beatam me dicent omnes generationes.*"

Ainsi voilà une pauvre femme, perdue dans un coin de la Judée; qui à l'occasion de l'enfant qu'elle porte dans son sein, affirme que son nom sera immortel et qu'à son nom tous les siècles joindront des félicitations impérissables, en l'appelant bienheureuse.

Certes, voilà une prophétie précise, dont on pourra toujours vérifier l'accomplissement, puisqu'elle doit se réaliser sans interruption et sans fin: *Omnes generationes.*

Or, si le Fils de Marie n'est pas Dieu, c'est une prophétie insensée. Quelle probabilité, quelle possibilité y avait-il que ce nom si complètement obscur occupât et fit parler toutes les générations futures?

Cependant qu'est-il arrivé? les faits n'ont-ils pas pleinement justifié la parole de cette simple femme prédisant l'impossible? Peut-on contester que le nom de Marie soit, après celui de Jésus, le plus grand nom qu'il y ait sous le ciel? Y en a-t-il jamais eu un seul qui ait reçu sans cesse et qui reçoive encore autant d'hommages? L'Église a-t-elle manqué un seul jour d'appeler Marie bienheureuse, et quand on la nomme mère de Dieu, ne la félicite-t-on pas d'un bonheur au-

dessus duquel il n'y a que le bonheur de Dieu même?

Voilà donc une prédiction qui n'a pas besoin du secours de la science pour être une preuve péremptoire; et voilà pour tous les fidèles, dans ce seul fait, de quoi répondre à tous les doutes, puisque ce qui n'était pas humainement réalisable a été clairement annoncé par Marie, Mère de Jésus, il y a plus de dix-huit cents ans, et s'est constamment réalisé depuis et se réalise encore sous nos yeux.

Que dis-je? Dieu ne s'est-il pas complu à donner à la prophétie de cette humble vierge une efficacité pour ainsi dire surabondante?

Il y a d'autres souvenirs qui, par leur nature, se conservent dans le monde; mais toujours ils vont en s'affaiblissant, surtout du côté de l'intérêt qu'ils inspiraient d'abord.

Au contraire, le souvenir de la bienheureuse vierge Marie ne s'est-il pas transmis d'âge en âge en inspirant toujours aux nouvelles générations des sentiments plus vifs, des louanges plus enthousiastes, un culte plus splendide et plus universel?

Evidemment, ce culte éminent rendu à la sainte Vierge ne peut être que le reflet de celui que l'on rend à Notre-Seigneur, et c'est bien le Fils que l'on adore dans les honneurs rendus à la Mère.

Or, maintenant, n'est-il pas mille fois évident que jamais la Mère de Jésus n'a reçu parmi nous des hommages plus empressés, plus fervents, plus universels, et que jamais son souvenir n'a fait pratiquer plus de vertus?

Qui pourrait dire le nombre des oratoires, des sanctuaires, des monuments érigés de nos jours à son culte; le nombre des œuvres pieuses et charitables fondées sous son nom béni; le nombre des prières particulières et publiques adressées à sa médiation toute-puissante?

N'est-il pas vrai que rien n'est plus sympathique, que rien n'obtient des succès plus faciles que ce qui touche à la dévotion envers Marie? Pour ne parler que d'un fait; n'est-ce pas la piété des peuples qui seule lui a consacré le mois où, chaque année, la nature semble renaitre, comme pour indiquer et professer que c'est en Elle et par Elle, dans le fruit béni de ses entrailles, que le genre humain a recouvré la vie spirituelle?

Et ce mois de Marie, dont les pratiques ne sont commandées par aucune loi, avec quelle aimable ardeur, avec quel pieux entrain il est célébré! Quelle foule de tous les sexes et de tous les âges il attire à ses exercices dans les villes les plus agitées comme dans les campagnes les plus laborieuses!

Que dirons-nous des dévotions privées? Et pour ne parler encore que d'une seule: quelle est donc cette vogue prodigieuse donnée à une simple médaille, portant l'image de Marie immaculée?

Voilà plus de trente ans que ce petit emblème est vénéré, et cette vénération unanime ne se ralentit pas. Pourquoi toutes les mères se hâtent-elles de le suspendre au cou de leur nouveau-né? Pourquoi attribue-t-on à sa vertu tant de guérisons et de conversions miraculeuses? Pourquoi, dans nos guerres récentes, l'a-t-on vue reposer sur la poitrine de nos soldats de tout grade, comme le plus puissant bouclier?

Demandez-leur à tous d'où leur vient cette confiance extraordinaire en une femme, morte il y a dix-huit cents ans, et pourquoi son image la représente laissant échapper les rayons lumineux de ses mains éten-

dues. Il vous répondront que cette femme est toujours toute-puissante parce que son fils est Dieu et parce qu'Elle est au ciel avec lui. Il n'y a pas d'autre réponse possible.

DE LA VISION.

Discours prononcé par M. Larocque, élève du Collège de Montréal, avant la distribution des prix, le 5 juillet 1864.

L'étude du corps humain est remplie de charme et d'intérêt. Elle révèle à l'homme beaucoup de merveilles que l'habitude et le défaut de réflexion nous rendent familières au point de ne les considérer que comme des choses bien simples et bien ordinaires. Quoi, en effet, de plus compliqué et à la fois de plus étonnant que l'organisme du corps humain ? Quel plaisir n'offre point l'étude du système nerveux, des différents appareils, des sensations, de la respiration et du mouvement ?

Je ne prétends pas entreprendre l'étude du corps humain quelq'attrayante qu'elle me paraisse. Outre les connaissances qu'exigerait un pareil travail, des volumes ne suffiraient point pour épuiser un sujet si fécond et si riche. Je désire converser quelques instants avec vous sur un phénomène bien pratique, bien connu de tous et qui ne laisse pas toutefois de renfermer beaucoup de merveilles. Je dis beaucoup de merveilles : ne vous en étonnez point. Lorsque nous aurons parcouru ensemble les divers phénomènes présentés par l'œil dans l'acte de la vision, vous verrez que le mot de merveille peut seul les bien caractériser.

Je ne doute pas, M. M., qu'un tel sujet ne vous intéresse beaucoup. Car l'œil n'est-il point de tous les sens dont Dieu a doué l'homme celui qui mérite le plus notre admiration, tant pour les services immenses qu'il nous rend que pour les jouissances sans nombre qu'il nous procure ? Comment ferait l'homme pour s'instruire s'il n'avait pas les secours de l'œil qui semble précéder l'effort dans la recherche des connaissances et de la vérité ?

C'est l'œil qui met l'esprit en relation avec les monuments de la science : c'est lui qui le met en état d'observer les faits en les lui communiquant. En un mot sans le secours de l'œil l'éducation de l'homme serait bien difficile et bien bornée. N'en avons-nous pas un exemple frappant dans les aveugles ?

Quelles jouissances l'œil ne procure-t-il point à l'homme ? Sont-elles, je vous le demande, comparables à celles des autres sens ? Est-il quelque chose de comparable au spectacle du soleil se levant à l'horizon, quelque chose qui soit capable d'exciter davantage notre admiration que la vue du ciel parsemé d'étoiles comme d'autant de diamants. Quoi de plus propre à nous révéler la grandeur, la puissance de celui des mains duquel sont sorties tant de merveilles !

Outre ces jouissances, il en est d'autres qui, quoique moins propres à jeter l'émotion dans l'âme, semblent convenir davantage aux besoins du cœur. Il est bien doux de pouvoir communiquer par lettre avec un parent, un ami ; mais leur présence ne nous est-elle pas plus agréable ? et quel bonheur n'éprouve-t-on point en revoyant après une longue absence quelqu'un que l'on chérit ? Quelle joie pour le cœur d'une mère de voir son enfant lui exprimer en quelque sorte par un gracieux sourire l'amour qu'il a pour elle, la reconnaissance qu'il lui

doit pour tous ses soins maternels ? Non, les jouissances que donne l'œil ne sont nullement comparables à celles des autres sens. L'étude de la vision ne saurait donc manquer d'intérêt pour vous. J'ose cependant solliciter votre bienveillante indulgence dans un genre nouveau pour moi et qui a bien ses difficultés.

Je ne considérerai point l'œil avec l'anatomiste relativement à la délicatesse, à la perfection de ses parties, à l'ordre admirable dans lequel elles sont disposées. Je ne le considérerai pas non plus avec le physionomiste comme un miroir sur lequel viennent se réfléchir les diverses impressions de l'âme : je ne prétends pas davantage étudier avec l'hygiéniste les maladies de l'œil et les remèdes qu'on peut y apporter. Je m'arrêterai principalement à l'explication du phénomène de la vision.

Quelques philosophes de l'antiquité, au nombre desquels il faut placer Ptolémée et Euclide, avaient pour ne rien dire de plus, une manière assez originale d'expliquer la vision. Ils admettaient que notre œil a la faculté d'émettre des rayons lumineux qui s'en vont palper les objets extérieurs et rentrent ensuite au logis pour rendre compte de leur mission. On peut se faire une idée assez exacte de ce système en se représentant une limace qui allonge à droite et à gauche deux cornes flexibles, qu'on nomme ses antennes, et prend ainsi connaissance de ce qui l'environne.

Un autre système tout différent de celui-ci a été en vogue, dit-on, auprès de plusieurs philosophes scolastiques. À les en croire, il s'échapperait continuellement de chaque corps des formes matérielles, mais impalpables, qui en sont la représentation fidèle. Ces images flottent à l'aventure dans l'air et remplissent tellement l'espace qu'il est impossible d'ouvrir les yeux sans qu'elles s'y précipitent par dizaines à la fois. L'âme s'en empare alors, les élabore et en tire la connaissance des objets d'où elles émanent.

Ces idées, M. M. ont fait leur temps. On enseigne maintenant que la vision est due à l'action que la lumière extérieure exerce sur nos yeux. C'est ce dernier système, le seul admissible, que j'ai entrepris d'exposer ici. Je dirai d'abord comment la lumière arrive jusqu'à notre œil, puis je la suivrai dans cet organe pour étudier l'influence qu'elle y exerce.

I.

COMMENT LA LUMIÈRE ARRIVE-T-ELLE A NOTRE ŒIL ?

Parmi les corps dont se compose l'univers, les uns comme le soleil, les étoiles, la flamme de nos lampes..... brillent d'un éclat qui leur est propre, tandis que les autres ne nous envoient qu'une lumière d'emprunt. Tels sont les objets qui nous entourent dans cette salle. Si nous pouvons les voir, c'est grâce à la lumière du soleil qui les éclaire et se réfléchit à leur surface.

La lumière ne se réfléchit pas sur tous les corps de la même manière ni dans les mêmes proportions et ces deux circonstances exercent sur la vision une très-grande influence.

Si je regarde cette table, je vois la table et rien de plus ; mais il n'en serait pas de même, si je regardais dans un miroir ; car alors ce ne serait pas le miroir lui-même que je verrais, mais bien ma propre personne ou les objets placés du même côté que moi. Voilà, certes, une grande différence. À quoi faut-il l'attribuer ? Il faut l'attribuer à ce que la table réfléchit la lumière

irrégulièrement, tandis que le miroir, lui, la réfléchit d'une manière régulière.

Quand des rayons lumineux tombent sur un miroir ordinaire, ils sont brisés tous de la même manière, renvoyés du même côté et conservent la même disposition que s'ils n'avaient pas été réfléchis. Il arrive de là qu'ils produisent le même effet que s'ils n'avaient subi aucune déviation et au lieu de nous faire voir le miroir ils nous font voir la source d'où ils sont partis. La seule différence qui existe, c'est que cette source lumineuse n'est plus vue dans sa véritable position mais derrière le miroir, d'où les rayons semblent partis.

Si on me demande à quoi les miroirs doivent de réfléchir régulièrement la lumière et par suite de faire voir les objets vers lesquels ils sont tournés, je répondrai qu'ils doivent cette qualité non pas, comme on pourrait le croire, à la matière dont ils sont formés mais au poli de leur surface. Prenez n'importe quelle substance : du moment que la surface en sera bien polie, vous aurez un miroir ; c'est pour cette raison qu'on voit dans l'eau, dans les vitres de voiture et même dans les meubles.

Quelle chance, dira quelqu'un, si tout était miroir dans la nature, si nous étions nous-mêmes des miroirs ! Oui, mais aussi, quelle triste chance ? Savez-vous bien ce qui arriverait dans ce cas ? De quelque côté que se portassent nos regards, ils verraient le soleil, toujours le soleil, rien que le soleil. Nos yeux seraient bientôt éblouis, désorganisés et quand même ils auraient, comme ceux de l'aigle, la force de contempler en face l'astre du jour, à quoi leur servirait-elle, puisque tout, autour de nous, serait invisible.

Il suit de là que Dieu a bien fait de ne pas mettre tout en miroir.

Il a constitué les corps de telle manière qu'ils ne pussent, pour la plupart, réfléchir la lumière que très-irrégulièrement. Par suite de cette disposition, les rayons qui étaient partis d'un même point, qui faisaient route ensemble en tombant sur leur surface, se trouvent dispersés, jetés l'un d'un côté, l'autre de l'autre, ils ne conservent plus aucune dépendance mutuelle et se comportent dès lors comme s'ils émanaient de la substance même qui les réfléchit. C'est ainsi que la réflexion irrégulière transforme les corps en centres lumineux et les rend visibles tout comme la source qui les éclaire.

Il n'arrive jamais que la totalité de la lumière se réfléchisse, car les corps en absorbent tous une portion plus ou moins grande. De là encore des conséquences extrêmement importantes pour la Vision. Pour n'en citer qu'une seule, je vous dirai que là est tout le secret des mille couleurs sous lesquelles nous voyons les objets. Oui, M. M., faites que la lumière qui tombe sur les corps se réfléchisse totalement, ou qu'elle se réfléchisse toujours dans la même proportion et alors vous pourrez dire adieu à tout ce qui charme votre vue. Il faudra renoncer au ciel d'azur, aux rians parterres, aux verts gazons, aux brillants plumages des oiseaux. Il n'y aura plus ni riches parures, ni doigts de rose, ni lèvres vermeilles, ni rien de tout ce qui fait l'attrait indispensable et toute la fortune de certains poètes. La nature sera d'une tristesse uniforme, disons mieux, d'une monotonie désespérante.

Mais quoi, direz-vous peut-être, est-ce que les corps n'ont pas une lumière propre et indépendante de la lumière ? Nullement. Donnez-leur de la lumière rouge et ils seront rouges : donnez-leur de la lumière jaune et

ils seront jaunes. C'est une expérience que chacun peut faire facilement.

La lumière qui nous vient du soleil, contient les teintes les plus variées et les plus magnifiques. Si un corps réfléchit les différents rayons dont se compose cette lumière, il nous paraîtra blanc : s'il n'en réfléchit aucun, il sera noir ; enfin, en absorbant un certain nombre de rayons et en réfléchissant les autres, il peut prendre les aspects les plus variés.

Voilà, M. M., comment Dieu a pu, au moyen des causes les plus simples, produire les effets les plus merveilleux et les plus ravissants.

Ces préliminaires établis, transportez-vous par la pensée jusqu'au sommet de la montagne qui domine cet édifice. Là, se déroulera devant vous l'un des panoramas les plus vastes et les plus grandioses qu'il soit possible de contempler.

Pour en jouir, votre œil n'aura pas à se déplacer beaucoup, car d'un seul regard, il embrasse tout l'espace renfermé dans un angle de 90 degrés, c'est-à-dire le quart de l'horizon.

Que d'arbres, que de maisons, que d'objets de toute sorte n'apercevrez-vous pas à la fois ? Cependant, Messieurs, remarquez-le bien, il n'en est pas un seul qu'il vous soit possible de voir sans qu'il ne vous envoie une portion de sa lumière. Il faut que de chaque feuille, de chaque brin d'herbe, que de chaque point de cette vaste étendue, partent des rayons lumineux qui arrivent jusqu'à vous. Que peut-on se représenter de plus étonnant que cette infinité de rayons lumineux, arrivant avec la vitesse de quatre vingt mille lieues à la seconde, les uns d'un champ, les autres d'une prairie : ceux-ci du fleuve, ceux-là de la forêt et tous s'appêtant à faire leur entrée dans ce petit globe que nous appelons notre œil. Toutefois la Vision elle-même, dont nous allons étudier les principaux phénomènes est plus étonnante encore.

II.

ACTION QUE LA LUMIÈRE EXERCE DANS NOTRE ŒIL.

Nous commencerons cette étude par lier connaissance avec la rétine. On a donné ce nom à une membrane extrêmement délicate qui tapisse le fond de l'œil. Elle se compose d'une multitude de filets nerveux qui se réunissent en un cordon unique et vont, sous le nom de *nerf optique*, aboutir au cerveau.

La rétine se laisse piquer, couper, déchirer sans manifester la moindre sensibilité. Mais elle est au contraire vivement impressionnée quand la lumière arrive jusqu'à elle, et c'est justement là ce qui donne naissance dans l'âme à la sensation de la vue.

Toutefois, hâtons-nous de le dire, il ne suffit pas pour voir distinctement que la lumière arrive d'une manière quelconque sur la rétine. Il est nécessaire : 1° qu'elle ait une certaine disposition ; 2° qu'elle y arrive en quantité ni trop grande ni trop faible ; et 3° qu'elle disparaisse de l'œil aussitôt qu'elle a produit son effet. Nous allons étudier successivement ces trois conditions.

1° Je vous disais tout à l'heure, M. M., comment il arrive en même temps à notre œil des rayons lumineux en nombre immense et des endroits les plus divers. Or, il est impossible qu'ils puissent pénétrer dans cet organe sans se croiser, sans se mêler les uns aux autres, et s'ils arrivent ainsi en désordre sur la rétine, ils ne peuvent qu'y produire une grande confusion. Vous voyez donc

qu'il est absolument nécessaire d'en opérer le triage et de les remettre en ordre.

Mais qui pourra se charger d'une tâche aussi épineuse, aussi difficile? Soyez sans inquiétude, M. M., d'habiles ouvriers ont été placés à cette fin dans l'œil dont ils occupent toute la cavité. Parmi eux se fait remarquer le *crystallin* sur qui repose très-principalement l'œuvre dont nous parlons. Il est formé d'une matière gélatineuse dont la transparence surpasse celle du plus pur cristal et sa forme est à peu près celle de cette masse lenticulaire qui termine le balancier de nos horloges. Il est placé dans l'œil un peu vers la partie antérieure et de telle façon que pas la moindre portion de lumière ne peut arriver à la rétine sans le traverser.

Cela posé, concevons des rayons lumineux, partis de l'extrémité d'une flèche et qui font leur entrée dans l'œil. Ils sont divergents, c'est-à-dire qu'ils s'en vont en s'écartant de plus en plus les uns des autres. Ils continueraient de la sorte indéfiniment: mais tout change aussitôt qu'ils font leur entrée dans le *crystallin*. Celui-ci leur imprime une forte déviation en vertu de laquelle ils sont ramenés ensemble. Partis d'un même point, ils sont obligés de se réunir encore en un point unique. Le *crystallin*, agit de la même manière sur les rayons partis des autres endroits de la flèche, de telle sorte qu'en définitive, il se forme sur la rétine, une suite de points ou centres lumineux, identiques pour le nombre, la position et la couleur à ceux qui se trouvent sur la flèche: il se forme une représentation aérienne, une véritable image de cette flèche.

Nous voilà donc en possession des secrets du *crystallin*. C'est un peintre d'une habileté incomparable qui s'empare de la lumière qui pénètre dans l'œil et la façonne de manière à lui faire reproduire sur la rétine l'image des objets d'où elle vient. Pour s'assurer que c'est bien ainsi que se passent les choses, il suffit de prendre un œil de bœuf convenablement préparé et de s'en servir en guise de lunette pour regarder les objets environnants. Alors on voit, non sans étonnement, la rétine changée en une toile sur laquelle se dessine un tableau en miniature et de la plus exacte fidélité.

Dans ce qui précède, nous avons supposé que les images des objets extérieurs allaient toujours se former exactement sur la rétine. Il doit en être ainsi, en effet, pour que la *Vision* se fasse distinctement. Mais voici venir une difficulté à laquelle nous n'avions pas songé.

Le calcul démontre que des objets inégalement éloignés ne peuvent pas former leur image à la même distance. Ainsi, pour en revenir à l'appareil qui nous a déjà servi, éloignez la flèche, l'image se rapprochera du *crystallin*: approchez-la davantage et vous verrez au contraire cette image s'éloigner du *crystallin*. La conclusion à tirer de là c'est qu'il ne devrait y avoir qu'une seule distance pour laquelle un objet fut visible distinctement. Cependant l'expérience nous apprend le contraire. Elle me dit que les personnes qui m'entourent pourraient changer notablement de position, s'avancer ou reculer sans que je cessasse de les distinguer dans ce moment.

Vous ne sauriez croire, M. M., combien cette apparente contradiction entre la théorie et la pratique, a fait travailler les physiciens et combien de systèmes ils ont inventés pour la faire disparaître. Disons à leur louange qu'ils y sont enfin parvenus ces années dernières.

Une série d'expériences, on ne peut plus ingénieuses, exécutées par Crammer, ont démontré que le *crystallin* possède la propriété de s'adapter aux distances en prenant de lui-même différentes formes. Regardez-vous au loin? Il s'aplatit, dévie beaucoup moins la lumière et l'image qui aurait dû venir se former trop près de lui, va tomber exactement sur la rétine.

Regardez-vous de plus près? Il s'arrondit, prend une forme très-convexe et bien que la lumière lui arrive beaucoup plus divergente, il a le pouvoir de la faire converger assez pour que de nouveau l'image de l'objet sur lequel se fixe la vue, aille se former sur la rétine. Vous comprenez cependant, M. M., qu'ici comme en toute chose il doit y avoir une limite et que si vous examinez un objet trop rapproché de vous, le *crystallin* aura beau s'évertuer, se mettre presque en boule, il ne pourra réussir à vous le faire voir distinctement. C'est pour cette raison que l'on ne peut pas lire dans un livre que l'on tient tout près des yeux.

Le *crystallin*, avons-nous dit, peut changer de forme, mais c'est là un exercice qui ne laisse pas que d'être fatiguant et l'on conçoit qu'il doit y avoir une distance à laquelle nous voyons mieux et avec moins d'efforts qu'à toute autre. Cette distance de la vue distincte varie pour ceux qui ont les yeux bien conformés, entre 10 et 12 pouces. Mais elle est notablement plus courte ou plus longue pour quelques-uns. Les premiers sont dits myopes et les seconds presbytes. Quand un myope veut lire, il est obligé de mettre son livre tout près de ses yeux, tandis que le presbyte, lui, le tient au bout de son bras qu'il allonge le plus qu'il lui est possible.

Les deux défauts dont nous venons de parler, sont trop graves pour qu'on n'ait pas songé à y porter remède. Mais que faire pour cela? Il ne fallait pas songer un instant à toucher au *crystallin*. C'est un organe si délicat et il faudrait si peu de chose pour le mettre totalement hors de service. Combien n'en coûte-t-il pas, par exemple, pour se faire enlever cette seule pellicule opaque qui se forme quelquefois à sa surface et qui se nomme *cataracte*? Quelle douleur cette opération ne cause-t-elle pas? Combien de soins n'exige-t-elle point et combien souvent n'amène-t-elle que de fâcheux résultats?

Les chirurgiens ont donc été obligés de déclarer ici leur impuissance et d'appeler les physiciens à leur secours. Ceux-ci ont tourné le problème. Au lieu de s'attaquer à l'œil, ils s'en sont pris à la lumière elle-même. Ils se sont dit: Dans le myope, le *crystallin* est trop convexe, il exerce sur la lumière une action trop énergique: donnons-lui un surcroît de travail en rendant les rayons plus divergents au moyen de verres concaves: Dans le presbyte, au contraire, le *crystallin* est aplati et ne peut pas dévier suffisamment la lumière: venons à son aide au moyen de verres convexes qui agiront dans le même sens que lui et ne lui laisseront de travail que ce qu'il peut en porter.

Alors ont été inventées les *bésicles*, dont le beau nom a été, je ne sais trop pourquoi changé en celui de *lunettes*. Les lunettes, M. M., sont assurément un très-grand bienfait; mais elles ne sont telles que pour ceux à qui on les a destinées. On pourrait les comparer à ces remèdes qui donnent la santé aux malades, mais qui l'ôtent à ceux qui se portent bien. S'affubler de *lunettes* sans nécessité, c'est folie, c'est vouloir mettre le pauvre *crystallin* à la torture, c'est s'abîmer la vue. Si

l'on est obligé d'en porter, on doit pour les mêmes raisons ne pas les prendre trop fortes. Il convient de plus de ne les acheter que d'un opticien expérimenté et de ne pas trop regarder au prix. Sans ces précautions, on ne se procurera que des lunettes qui auront des défauts dans leur masse ou qui seront mal taillées. Elles ne feront pas éprouver une déviation convenable à toutes les parties de la lumière qui les traversera. De là une confusion qui rendra la vue embrouillée et nuira considérablement à l'œil, à cause des efforts incessants qu'il sera obligé de faire pour surmonter ces défauts.

2° Mais je m'aperçois que les lunettes nous font oublier nos images de la rétine. Il importe de remarquer que ces images ne doivent être formées ni par une lumière trop vive, ni par une lumière trop faible. Dans le premier cas, la rétine serait trop fortement ébranlée, désorganisée peut-être; et dans le second elle ne serait pas suffisamment impressionnée et l'on aurait de la peine à distinguer les objets. Il fallait donc dans l'œil un régulateur de la lumière. Ce régulateur existe, et il s'appelle la pupille ou prunelle. Il consiste en une ouverture circulaire percée au centre de cette cloison aux couleurs variées qui se remarque un peu en avant du cristallin. La pupille possède la propriété de pouvoir se dilater et se rétrécir et peut ainsi offrir à la lumière un passage plus ou moins large.

Ces variations dans le diamètre de la pupille sont très-régulières, et les Chinois, dit-on, ont eu l'esprit de les utiliser en guise d'horloge. Un missionnaire demandait un jour à l'un d'eux quelle heure il était. L'enfant du *céleste empire*, au lieu de regarder la hauteur du soleil, comme ferait, en pareille rencontre, l'habitant de nos campagnes, s'en va prendre un chat qui dormait à quelques pas de là. Il lui tourne les yeux vers le soleil, les laisse pendant un certain temps dans cette position et se tournant ensuite vers le missionnaire d'un air triomphant, il lui dit : il est telle heure. Notre Chinois avait jugé de l'heure par la clarté du soleil et de la clarté du soleil par l'ouverture de la pupille de son chat.

Vous avez remarqué qu'il avait eu la précaution de forcer l'animal à regarder le soleil un temps considérable. Cette précaution n'était pas de trop en effet. Car la pupille ne peut pas changer brusquement d'état. C'est là ce qui fait qu'on est quelque temps sans rien distinguer, lorsque l'on vient du grand jour et qu'on entre dans un salon où règne une demi-obscurité. Mais peu à peu la pupille s'élargit, laisse entrer dans l'œil une plus grande quantité de rayons et bien que ces rayons soient relativement faibles, l'image de la rétine se trouve suffisamment vive pour nous permettre de voir ce qui nous entoure. Il va sans dire que le contraire arriverait, si au moment dont nous parlons, on venait à ouvrir les volets. La lumière serait alors trop forte et la pupille qui se trouve toute ouverte en laisserait pénétrer assez pour blesser la rétine, ce qui produirait un éblouissement.

3° Ce mot éblouissement fait naître une autre difficulté bien grave. Je m'étonne, M. M., que nous ne soyons pas éblouis continuellement. En effet, puisque la lumière arrive sans discontinuer dans l'intérieur de notre œil, elle doit s'y accumuler et y produire une clarté insupportable. Elle doit se réfléchir de mille manières dans le globe oculaire, passer et repasser sur la rétine jusqu'à ce qu'elle ait retrouvé la porte par laquelle elle était entrée. En un mot, elle doit rendre

la vision presque impossible. Pourtant, ici encore, nous voyons que nos appréhensions sont vaines et que tout se passe à merveille. Admirez donc cette providence qui sait prévoir les difficultés et qui met toujours le remède à côté du mal. Elle a su prévenir les inconvénients dont je viens de parler de la manière la plus heureuse et en même temps la plus simple. Elle a placé par dessous la rétine une espèce de matière noire qu'on nomme le pigment. Ce pigment absorbe la lumière, la fait disparaître à mesure qu'elle a produit son effet, et tout est dit.

Il y a cependant des personnes chez qui le pigment fait défaut. On les connaît sous le nom d'Albinos. On a pu voir, il y a quelques années, dans Montréal, toute une famille d'Albinos. Elle se composait du père, de la mère et d'un enfant. Ces infortunés avaient la peau blafarde, et les cheveux blancs comme de la neige. L'absence du pigment faisait que la fond de leurs yeux au lieu d'être noir paraissait rouge. Du reste, ils avaient à subir tous les inconvénients dont nous avons parlé. Ainsi, il leur était impossible de rien voir avant la tombée du jour, à moins toutefois qu'ils ne fussent enfermés dans un lieu presque obscur.

J'ai montré quel rôle joue la lumière dans le phénomène de la vision. Il ne me reste plus qu'à faire deux ou trois observations qui se rapportent plus spécialement à la rétine.

Quelque grande que soit la sensibilité de cette membrane, elle a cependant des limites, et de plus elle n'est pas la même sur tous les points. Elle est plus vive au centre que sur le contour. De là deux conséquences importantes. La première, c'est que nous ne pouvons voir un objet qu'autant que son image occupe une étendue suffisante sur la rétine. Quand elle sous-tend un angle moindre que deux ou trois dixièmes de seconde, elle cesse de produire une impression capable d'être perçue par l'âme. C'est pour cela qu'une foule d'animaux microscopiques, qu'une foule de corpuscules extrêmement petits échappent complètement à notre vue. Il en sera de même d'un objet considérablement gros que nous regardons de loin. Car plus un objet est éloigné, plus il paraît petit. Aussi à mesure que nous nous éloignons d'un monument, en perdons-nous successivement de vue tous les détails et quand la distance devient trop grande, l'ensemble lui-même cesse d'être visible.

La seconde conséquence que j'ai voulu signaler, c'est que nous ne pouvons pas voir distinctement tous les objets suffisamment grands qui viennent se peindre à la fois dans notre œil. Il n'y a que ceux que nous fixons et dont l'image par conséquent occupe le milieu de la rétine qui soient bien distincts. C'est un fait que l'expérience a dû nous apprendre. Quand nos regards sont tournés sur quelque point de l'horizon, et qu'un oiseau, par exemple, vient à voltiger dans les environs, nous l'apercevons aussitôt, mais confusément, et si nous tenons à le voir d'une manière satisfaisante, nous sommes obligés de le fixer directement.

Un dernier obstacle à la vision vient de ce que les impressions produites sur la rétine durent un certain temps. Lorsque cette membrane a été ébranlée, ce n'est que peu à peu qu'elle revient à son état primitif, et si dans l'intervalle, elle reçoit un ébranlement nouveau, les deux mouvements se superposent et il en résulte une sensation unique. Tout le monde sait en

effet qu'un charbon ardent qu'on fait tourner vite présente l'aspect d'un cercle de feu : on sait pareillement qu'il est impossible de distinguer les raies d'une roue de voiture, lorsque cette voiture possède un mouvement rapide. Lorsqu'on vient de fixer un objet, on ne pourra ordinairement en voir nettement un autre qu'après un intervalle d'un dixième de seconde. Il faudrait bien plus longtemps encore, si l'ébranlement produit sur la rétine avait été très-considérable : nous savons en effet que celui qui a eu l'imprudence de fixer le soleil est ensuite assez longtemps comme aveuglé. Il paraîtrait aussi, M.M., que les dernières impressions, celles qui précèdent la mort, durent fort longtemps, surtout si elles ont été très vives. " Dans le cas d'une lutte plus ou moins acharnée, dit la *Revue Britannique* citée par le *Journal de l'Instruction Publique*, il est à peu près certain que les traits, l'attitude et jusqu'aux vêtements du meurtrier font une vive impression sur la victime, au point de pouvoir, si le délai n'est pas trop prolongé, se reproduire à l'aide de la photographie. Le docteur Sandford de Boston, continue la même Revue, a fait une épreuve qui paraît décisive lors de l'assassinat d'un nommé Bardsley. Il commença par développer la rétine à l'aide d'une solution de belladone, puis l'ayant photographiée, il l'examina au microscope qui dénonça la figure et les vêtements du meurtrier et jusqu'aux cailloux dont il s'était servi pour perpétrer son crime." L'importance de ce fait n'échappera à personne. Mais est-il bien authentique ? Est-il même possible ? Il est permis d'en douter. Peut-être est-ce ici le cas de rappeler une parole célèbre d'Arago. " En fait de sciences naturelles et en dehors des théorèmes de la géométrie, le mot impossible ne doit jamais être prononcé. "

Je terminerai là, M.M. cet entretien. Il n'eut pas été difficile de l'étendre davantage. Il y a tant à dire sur la vision ! J'aurais aimé à vous parler de la vision binoculaire, de l'appréciation de la distance et du relief des objets ; des images complémentaires et de tous ces jeux de lumière qui se produisent parfois sur la rétine. J'aurais aimé surtout à vous décrire ces puissants instruments d'optique que le génie de l'homme a pu construire après une étude attentive de l'œil et au moyen desquels il recule indéfiniment le domaine de la vision. Mais le temps ne me permet pas de le faire. Je vous dois déjà des excuses pour vous avoir entretenus si longtemps ainsi que des remerciements pour votre bienveillante attention.

Les colombes de Saint Jean.

O ! jeune homme, répondit St. Jean, ne te scandalise pas de cette petite et courte récréation que prend notre esprit.

I.

Près d'Ephèse, dont la Grèce
Connait le temple immortel,
Où Diane chasseresse
Voit l'or couvrir son autel,

Dans un vallon frais que dore
Le dernier rayon du soir,
Au pied d'un vert sycamore
Un vieillard vient de s'asseoir.

Il a des regards étranges
Souvent tournés vers les cieux,
Et l'on dirait que les anges
Sont visibles pour ses yeux.

De larges rides sillonnent
Son front courbé par le temps,
Des cheveux blancs le couronnent.
Le doux vieillard a cent ans.

C'est le dernier des apôtres ;
Il redit ces mots touchants :
" Aimez-vous les uns les autres
" Mes enfants, mes chers enfants."

C'est Jean, l'élu du Calvaire,
Que le Sauveur a nommé
Du nom que le cœur préfère,
Du beau nom de Bien-aimé.

Évangéliste et prophète,
Il décrit l'heureux séjour
Où d'une éternelle fête
L'âme ira jouir un jour.

Les yeux de larmes humides
En écoutant ses récits,
Des adolescents timides
Autour de lui sont assis.

Près d'eux, foule que captive
L'attrait des saints entretiens,
Debout, l'oreille attentive,
Sont groupés tous les chrétiens.

L'apôtre exhorte au martyre
Ces néophytes fervents,
Puis, s'interrompt pour redire :
" Aimez-vous bien, mes enfants."

Une colombe sans tache
Vole vers lui sans frayeur,
Et, familière, se cache
Sous sa robe et sur son cœur.

Aussitôt, quittant la branche
Où la cherchait son regard,
Une autre colombe blanche
Se pose sur le vieillard.

Une autre encore s'envole
Et vient becqueter sa main.
C'est donc l'heure ; sa parole
Se taira jusqu'à demain.

Les colombes innocentes
Le réclament à leur tour.
De ses lèvres caressantes
Il les baise avec amour.

Toutes agitent leurs ailes,
Toutes hérissent leurs cous,
Toutes voltigent, fidèles,
De ses bras à ses genoux.

Il sourit, elles roucoulent
Et folâtraient à leur gré.

Tout-à-coup des larmes coulent
Sur leur plumage nacré.

Il pense au jour mémorable
Où, sur les bords du Jourdain,
Une colombe adorable
Sur Jésus plana soudain.

Mais à la foule ravie
A qui Jean a révélé
Le Verbe, lumière et vie,
Un payen s'était mêlé.

—“ Je m'étonne qu'un apôtre
Passe voler si longtemps
Ces oiseaux d'un doigt à l'autre,
Dit-il, c'est un jeu d'enfants.”

—“ Quand la chasse est terminée,
Répond Jean avec douceur,
A la fin de la journée
Que fait l'habile chasseur ?

Après du carquois sonore
Il détend l'arc avec soin,
Pour que cet arc puisse encore
Lancer les flèches au loin.

L'esprit, créé pour comprendre,
Pour réfléchir et prier,
Est un arc qu'il faut détendre
Après qu'on l'a fait plier.

Heureux celui qui repose
Son esprit en l'amusant
Avec un lys, une rose
Une colombe, un enfant.” —

Il se tait ; la nuit est sombre,
Il est temps de disperser
Les chrétiens à travers l'ombre,
L'agape va commencer.

Aux colombes volutées
Il donne un baiser d'adieu,
Et leurs ailes argentées
Se perdent dans le ciel bleu.

II.

Comme ces blancs ramiers aux plumes caressées
Qui venaient par moments à ses hautes pensées
Arracher un apôtre et calmer son émoi,
O poésie, ô vers, ô brillantes images,
Rhythmes harmonieux, strophes aux doux ramages,
Volez, chantez autour de moi.

Céleste poésie, aux ailes de colombe,
Quand l'esprit épuisé, las du travail, succombe,
Qui peut mieux que ta voix endormir sa douleur ?
Heureux qui te connaît, suave enchanteresse,
Plus heureux qui t'appelle aux heures de tristesse
Et, consolé par toi, se résigne au malheur.

Vers joyeux ou plaintifs, idylle radieuse,
Sanglotante élégie, ode mélodieuse,
Ballade fantastique, hymne au rapide élan,

Quoique l'homme grossier vous méprise et blasphème,
Autant vous distrayez et charmez qui vous aime
Que les colombes de saint Jean.

L'AUBÉ BAYLE.

Il ne faut jamais remettre au lendemain ce qu'on peut faire le jour même.

Une simple histoire, des plus authentiques, va nous
prouver cette grande vérité.

Il y avait une fois un brave marchand, qui ne savait
pas ce que c'est que de vendre à faux poids, parce qu'il
comprenait et pratiquait la religion.

Un jour que ce marchand, voyageant pour ses affaires,
s'était arrêté dans une auberge afin d'y passer la nuit,
il arriva qu'il omit de dire son chapelet avant de se
coucher, chose qui ne lui était pas arrivée depuis de
nombreuses années ; car il avait coutume de le réciter
pieusement, chaque soir, après ses autres prières.

Or donc, comme je viens de le dire, soit fatigué, soit
oubli involontaire, toujours est-il qu'il avait soufflé sa
chandelle et s'était couché sans le réciter.

Mais son bon ange veillait sur lui, ainsi que nous
allons voir.

A peine fut-il entre les draps qu'il entendit tomber
quelque chose. C'était son chapelet qu'il avait placé
sur le lit et que le dérangement des couvertures avait
fait choir sur le plancher.

En entendant tomber son chapelet, le brave mar-
chand se rappela tout de suite qu'il n'avait pas récité
complètement ses prières, et que, par conséquent, il
n'avait pas tout-à-fait rempli son devoir.

Un instant, il pensa à remettre cette pieuse pratique
au lendemain, il faisait froid, et puis, il faisait si noir
dans sa chambre, et puis encore, il était si fatigué de
son voyage, et enfin, pour tout dire, il avait si besoin
de sommeil !

Cependant, l'idée de manquer volontairement à un
devoir l'obsède tellement, que, faisant un courageux
effort, il relève d'un seul coup ses couvertures, se met
sur son séant, hasarde une jambe hors du lit, puis
l'autre, et finalement saute sur le plancher où il se met
à chercher à tâtons, dans l'obscurité, son chapelet qu'il
avait entendu tomber tout à l'heure.

Ne le trouvant pas sur le plancher, il tâte sous le lit ;
mais, tout à coup, ne voilà-t-il pas qu'il saisit une
jambe ! Horreur ! une sueur froide baigne son visage ;
il tâte encore, et rencontre une autre jambe. Plus de
doute ! un voleur, peut-être un assassin, est caché sous
le lit. En un bond, le brave marchand gagne la porte
de sa chambre, l'ouvre, la referme à double tour, des-
cend les escaliers quatre à quatre, et va chercher main
forte.

Bientôt il revient avec le maître de la maison et
d'autres voyageurs ; on regarde sous le lit, et on en
retire un brigand d'une effroyable mine armé jusqu'aux
dents, qui se proposait, sans aucun doute, de voler et
peut-être de tuer le brave marchand, qui ne dut son
salut qu'à sa dévotion, et qui, se promit bien, tant qu'il
vivrait, de ne jamais remettre au lendemain ce qu'il
pourrait faire le jour même.

P. S.

UNE FILLE ROMANESQUE.

C'était une excellente fille que Célestine Lardinet, pleine de cœur et d'esprit, très-laborieuse, sincèrement affectionnée à sa marraine, la vieille mère Guillemette, et, de plus, belle comme le jour, ce qui ne gâto rien, disent quelques-uns; pour moi, je trouve que souvent cela gâte tout. Mais ce n'est pas là présentement notre affaire.

Célestine avait perdu sa mère en naissant. Elle avait douze ans lorsque son père, qui était homme de police, fut tué d'un coup de pistolet tiré à bout portant par un malfaiteur évadé du pénitencier et qu'il avait découvert caché au fond d'un bois. Le gouvernement fit une petite pension à Célestine. Et une grande tante de sa mère, la vieille Guillemette, qui était marraine de l'orpheline, la prit chez elle. Guillemette habitait une toute petite maison, entourée d'un tout petit jardin, dans un faubourg d'une ville assez grande. C'était la bonté même que Guillemette. Sachant sa petite nièce dans la peine, elle avait trouvé tout simple de s'en charger. Elle la traitait absolument comme si elle eût été sa fille; et, elle comptait bien en faire son héritière.

Les premiers jours, Guillemette ne vit chez Célestine que matière à admiration. La voix émue avec laquelle la jeune fille parlait de ses pauvres parents défunts, son empressement à prendre son ouvrage dès le fin matin, son air recueilli lorsqu'elle lisait, le soir, dans de beaux livres que Guillemette croyait être la vie des saints, — tout cela plaisait à la bonne vieille, qui avait le cœur tendre, qui, après Dieu, n'aimait rien tant que le travail, et qui tenait de son père M. Bonin, en son vivant huissier, une sorte de culte pour la science. Pourtant, le troisième ou quatrième jour, Guillemette trouva que les lamentations de Célestine ressemblaient à une leçon apprise par cœur. Elle se demanda si de la broderie et des ouvrages au crochet étaient la besogne qui convint à une fille obligée de travailler pour vivre. Enfin, s'étant enquis quels étaient ces livres que Célestine lisait avec tant d'ardeur, et celle-ci ayant répondu que c'étaient de beaux romans, Guillemette, qui était fine, dissimula son effroi, et demanda tranquillement à sa nièce de lui en lire une page ou deux. Depuis quelques années déjà la vue de Guillemette ne lui permettait plus de lire autre chose que sa *journalière du chrétien* qu'elle savait presque tout par cœur.

Célestine ne se fit pas prier. Elle lut à sa tante l'histoire d'une jeune *piquouse de bottines*, que la nature avait douée de toutes les vertus.

Après une foule d'aventures, toutes plus invraisemblables les unes que les autres, et par surcroît assez peu édifiantes, Hortense *l'irépiéd*, c'était le nom de la piquouse, épousait un grand seigneur et devenait seigneuresse.

Le lendemain, quand Célestine recommença, au déjeuner, ses ritournelles sentimentales sur son père et sa mère :

Mon enfant, lui dit sa marraine, je ne doute pas de ta tendresse pour tes parents; mais ceux qui ne te connaissent pas en douteront certainement s'ils entendaient toutes les phrases à effet que tu emploies pour peindre ton chagrin. La vraie douleur pleure davantage et parle moins. Si tu veux qu'on te croie il ne suffit pas d'être vraie, il faut encore être naturelle. Or,

tu es, au contraire, prétencieuse au possible; on dirait que tu récites un rôle.

Célestine se mordit la lèvre.

Ce fut bien autre chose quand sa tante lui dit :

— Chère enfant, j'ai encore plusieurs observations à t'adresser. Je regrette de penser qu'elles vont te faire de la peine. Mais il vaut mieux n'avoir point à y revenir, et vider mon sac d'un seul coup.

Désormais donc, tu laisseras de côté tous ces travaux de luxe, tapisseries, broderies, etc, ce sera ta récréation du jeudi, le reste de la semaine, tu ourleras et marqueras des torchons, tu feras nos chemises et nos robes; tu t'occuperas des poules et de la petite basse cour, toutes choses que je ne puis plus faire, à cause de mon âge; mais qui sont bien plutôt le lot d'une jeunesse comme toi, destinée à épouser un jour quelque honnête ouvrier.

À ce mot d'*ouvrier*, Célestine fit comme un geste de dégoût: elle pâlit extrêmement.

— Je sais bien, reprit Guillemette, que ce ne sont pas là tes projets. Mais il ne s'agit pas de ce que tu rêves, des sottises espérances qu'ont pu loger dans ta pauvre cervelle toutes ces tristes histoires dont tu t'es nourrie jusqu'à présent. Il s'agit de ce qui est probable, de ce qui est conforme aux dispositions ordinaires de la providence. La fille d'un homme de police, si elle se marie, doit épouser un ouvrier.

— Jamais! ma tante, dit Célestine avec un geste dramatique. Tout le monde m'a toujours dit, chez mon père, qu'avec des yeux comme les miens, je pouvais prétendre à tout.

— Pauvre enfant! reprit la vieille. Ce qu'il y a de plus sûr, c'est qu'à partir de ce soir je confisque les maudits romans.

— Que m'importe, ma tante, dit la petite Pérette. Je les ai tous dans ma tête. J'en ferais si je voulais... Tenez, voulez-vous que je vous raconte sur le champ comment une repasseuse du nom de Céline, fut recherchée en même temps par un lord anglais, un prince russe, un banquier espagnol et un capitaine français, et comment elle épousa de préférence celui-ci, qui est maintenant général?

Tout cela désolait la pauvre Guillemette. Que faire pour ramener à la raison cette tête folle?

Le soir, en faisant ses prières, Guillemette recommanda de toutes ses forces à Dieu, à la bonne Vierge, à tous les saints du paradis sa pauvre filleule.

Celle-ci, qui n'était pas méchante, se mit vaillamment au travail que lui avait imposé sa marraine. Elle se dit qu'après tout cette marraine, qui était si bonne, méritait bien que l'on fit quelque chose pour elle. Elle cessa aussi de lire des romans. Mais hélas! elle ne put oublier ceux qu'elle avait lus, ni chasser de son imagination toutes les prétentions extravagantes qu'ils avaient amenées avec eux. Elle était toujours persuadée que ce serait un grand malheur pour elle d'épouser un homme qui aurait les mains sales, et qui passerait sa journée à de grossiers ouvrages.

Ce qu'il lui fallait, ce à quoi sa jolie figure lui donnait toute espèce de droits, c'était un beau Monsieur, bien vêtu, bien frisé, bien élégant, très-riche, et surtout ne faisant rien que d'adorer sa femme depuis le matin jusqu'au soir.

Elle ne parlait jamais de cela à sa tante. Mais celle-ci, quand Célestine eut dix-huit ans, lui ayant proposé successivement un serrurier, un ébéniste et un garçon

de ferme, tous trois jeunes, honnêtes, de bonne réputation, et d'un visage point désagréable, elle les refusa avec une hauteur et une détermination par où Guillemette vit bien que la fille n'avait renoncé à aucune de ses idées saugrenues. Sa réputation de fille romanesque était si bien établie que personne ne se présenta plus pour la redemander.

Elle s'en irrita un peu en son particulier. Elle n'aurait pas été fâchée d'avoir refusé plusieurs douzaines de prétendants, avant de voir arriver ce prince des *Mille et une nuits*, à qui seul Célestine devait accorder son cœur.

Cependant Célestine eut vingt ans, puis vingt et un ans, et elle ne se mariait toujours point.

Guillemette, qui se sentait vieillir, se désolait de ne pas laisser au moins entre des mains honnêtes sa filleule qu'elle aimait tendrement pour ses bonnes qualités, et dont elle redoutait les défauts et la tête exaltée, quand elle serait une fois maîtresse de son sort.

Guillemette mourut le jour même où Célestine avait ses vingt-cinq ans.

Le testament de la vieille fille était bizarre.

— « Je lègue, disait-elle, à ma bien-aimée nièce et filleule Lardinet, la petite maison que nous habitons, avec le jardin y attaché, les deux brebis, les poules et tous mes linges et hardes, à la condition que pendant dix années, à partir de ma mort, elle ne pourra ni vendre, ni louer les dits maison et jardin. C'est un refuge dont je crains bien qu'avec sa pauvre tête elle n'ait besoin d'un moment à l'autre.

— « Je lègue et donne en outre à la dite Célestine une rente viagère de cent piastres incessible et insaisissable, à titre de pension alimentaire.

— « Enfin, quant au reste de ma fortune, mon pré du Moulin-Joli, mes cents piastres de rente perpétuelle et mes deux créances hypothécaires, je les lègue également à Célestine, mais à la condition qu'elle sera mariée dans deux ans, à dater du jour de ma mort, et qu'un an après son mariage, elle déclarera devant M. le curé, M. le maire et devant mon notaire, qu'elle est heureuse en ménage.

— « Faute de quoi, je déclare léguer les dits objets aux pauvres de la paroisse, à moins que Célestine s'étant mariée, elle n'ait un ou plusieurs enfants de son mariage, auquel cas j'entends qu'à ces enfants appartiennent en toute propriété le pré, la rente perpétuelle et les deux créances. »

Dans ces dispositions éclatait la sagesse de la vieille fille, en même temps qu'on y trouvait une certaine réminiscence de ses jeunes années, alors que, chez M. Bonin, son père elle entendait tout le jour le grimoire de ses affaires.

Célestine fut à la fois touchée de la générosité de sa marraine et un peu piquée de la forme et des conditions passablement blessantes du testament.

Malheureusement, ces conditions s'ébruitèrent. On sut que Célestine était riche; et quinze jours après la mort de Guillemette, déjà les époux se présentèrent en foule. Célestine, qui venait de coiffer sainte Catherine, et qui était d'ailleurs toute au chagrin d'avoir perdu sa tante, fit d'abord la sourde oreille à toutes les propositions.

Bientôt cependant la solitude commença de lui peser. Il était d'ailleurs dans les intentions de sa tante qu'elle

se mariât. Enfin, en ne se mariant pas, elle perdait le plus clair de sa fortune. Elle se mit donc à agiter sérieusement avec elle-même la question de son établissement.

L'âge qui s'avancait, le chagrin qui calme les imaginations vagabondes, la réflexion que la solitude amène avec elle, le souvenir des conseils de sa tante dont son testament même portait la trace, tout cela fut sur le point de convertir Célestine au bon sens, et de lui faire contracter un mariage raisonnable.

Il y avait dans le voisinage un brave garçon du nom de Mathurin, qui, après avoir passé plusieurs années dans une grande ville était revenu chez son père, marchand-ferrant de son état. Le père vieillissait et aurait voulu marier son fils. Celui-ci avait vu Célestine à l'église, il y avait plus d'un an, et l'avait rencontrée quelquefois se promenant sur la route avec sa tante. En qualité de voisin, il avait salué ces dames et leur avait parlé. Célestine lui plaisait infiniment, et il ne voulait entendre parler d'aucune autre femme, bien que la bonne réputation de Mathurin et de tous les siens, et le fonds bien achalandé de son père l'eussent fait désirer pour gendre par plus d'une riche fermière des environs.

Quand il y eut quelque temps que la tante Guillemette était morte, Mathurin qui jusque-là s'était tenu à l'écart par discrétion, chargea le curé de la paroisse de parler pour lui à Célestine.

Le curé, qui aimait beaucoup Célestine et Mathurin, parla comme un père à la jeune fille, l'assurant qu'elle ne pourrait jamais rencontrer aussi bien, sous le rapport de l'honnêteté, des sentiments délicats; qu'elle serait sûre, avec un semblable mari, de pouvoir, au bout de deux ans de mariage, et même de dix et de vingt, jurer, haut la main et devant l'univers entier, qu'elle était heureuse en ménage.

Célestine fut ébranlée. Elle avait été flattée des attentions de Mathurin. Elle trouvait que sous sa veste d'ouvrier, il avait l'air tout-à-fait comme il faut. Elle savait combien sa tante Guillemette eut désiré cette union. Et il lui semblait qu'en se rendant aux conseils de M. le Curé, elle acquitterait quelque chose de la dette immense de reconnaissance qu'elle avait contractée envers sa bienfaitrice.

L'orgueil, l'ambition, les idées romanesques vinrent se mettre à la traverse de ce bon mouvement.

Elle répondit à M. le curé quelques paroles évasives, et ne lui dit pas qu'elle avait un autre projet en tête.

Comme tous les oiseaux de carnage, depuis l'aigle jusqu'à l'ignoble corbeau, qui s'attroupent sur un champ de bataille, les chevaliers d'industrie et tous les paresseux qui aiment mieux extorquer une fortune toute faite que de travailler à faire la leur, sont bientôt assemblés autour d'une héritière.

Parmi ceux que l'aisance rondelette de Célestine avait attirés auprès d'elle, il y en avait un qui, dès le premier instant, avait percé à jour les petites vanités de mademoiselle Lardinet. Il agit en conséquence et cela lui suffit pour faire de rapides progrès dans le cœur de Célestine; — du moins, Célestine le croyait, — je crois moi, que c'était dans son imagination

(A continuer.)